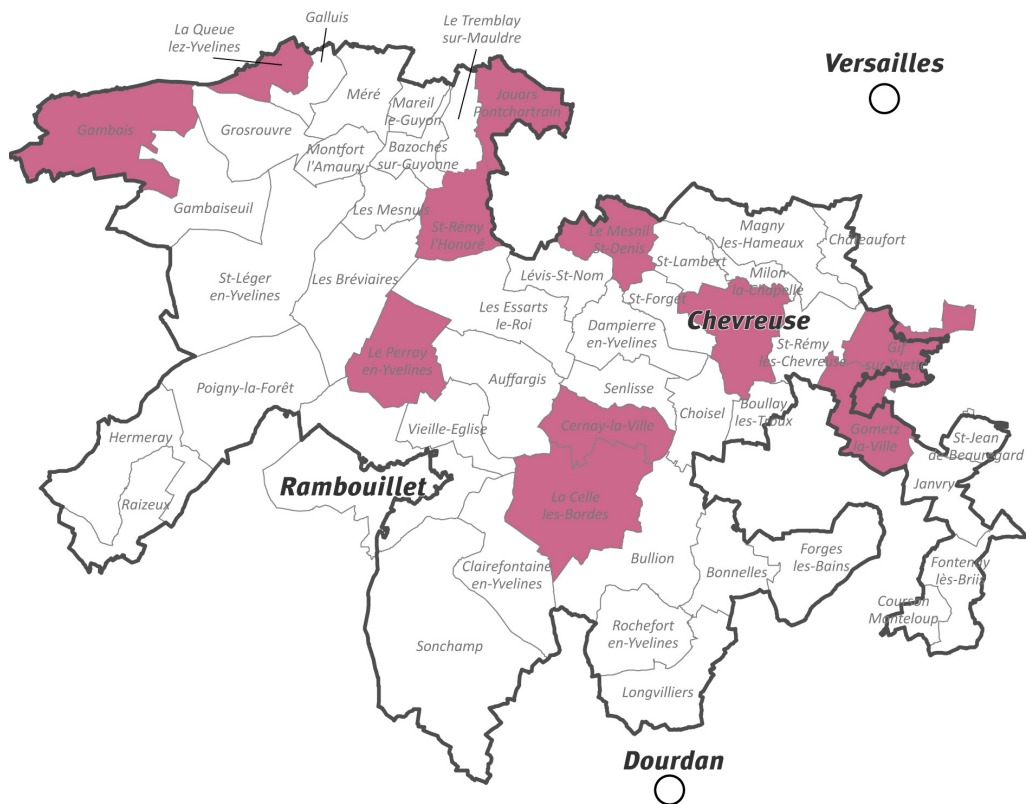




Histoires
d'ici

Carte du Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse



Bibliothèques participantes au projet

En couverture : la ferme de Beurain par Pauline, Le Mesnil-Saint-Denis.

« Toute enfance est fabuleuse, naturellement fabuleuse. »

Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*

Un récit commun

A l'occasion du recensement culturel lancé par le Parc, il est apparu que les bibliothèques, présentes dans la plupart des villages, restaient le premier espace culturel de proximité, une richesse à maintenir et à encourager.

Afin de valoriser ces structures, est née l'idée de les fédérer autour d'un projet commun, à l'occasion d'une année 2018 dédiée à la culture.

Sollicité par le Parc, le Labo des histoires IDF-Ouest a proposé l'organisation d'ateliers d'écriture et la création d'un récit commun mettant en lumière les histoires et légendes locales. 11 bibliothèques ont répondu à l'appel. Chacune a proposé une thématique, documentée historiquement par la mission Patrimoine du Parc.

Sophie Humann, auteur littérature jeunesse, intervenante régulière au Labo des histoires, une passionnée d'histoire qui s'est appropriée toute la documentation, a animé les 11 ateliers d'écriture avec les enfants volontaires de chaque commune. Elle a pensé le récit comme l'épopée d'un jeune homme traversant les villages du Parc à la découverte de leurs histoires. Introduisant le récit et les chapitres, elle a repris dans chacun d'eux les idées et les morceaux de texte de tous les enfants et adolescents ayant participé aux ateliers.

Des illustrations des chapitres ont par ailleurs été réalisées dans la plupart des communes concernées, à l'occasion d'ateliers d'arts plastiques volontaires.

Nous vous laissons donc découvrir les histoires parfois méconnues du Perray-en-Yvelines, de Gambais, de La Queue-lez-Yvelines, de Jouars-Pontchartrain, de Saint-Rémy-l'Honoré, du Mesnil-Saint-Denis, de Chevreuse, de Gif-sur-Yvette, de Gometz-la-Ville, de Cernay-la-Ville et de La Celle-les-Bordes, racontées par nos 97 auteurs en herbe !

Les auteurs

Le Perray-en-Yvelines

Aude, 10 ans
Cléa, 10 ans
Jade, 12 ans
Naëly, 9 ans

Gambais

Apolline, 11 ans
Elise, 8 ans
Flavien, 12 ans
Grégoire, 12 ans
Matthieu, 9 ans
Nathanaël, 8 ans
Auteur resté anonyme
Auteure restée anonyme

La Queue-lez-Yvelines

Alexandre, 11 ans
Apolline, 9 ans
Lilian, 8 ans
Mahé, 10 ans
Nell, 9 ans
Nina, 9 ans
Romain, 10 ans
Titouan, 9 ans
Etablissement pour enfants et adolescents polyhandicapés Christian Lazard :
Hortense, 20 ans - Jean, 19 ans -
Mylène, 13 ans - Steven, 20 ans

Jouars-Pontchartrain

Anaïs, 9 ans
Baptiste, 9 ans
Elise, 10 ans
Laly, 8 ans
Lola, 11 ans
Maël, 8 ans

Maxence, 10 ans
Romy, 8 ans
Rose, 7 ans
Séverin, 9 ans
Thomas, 11 ans
Wayne, 9 ans

Illustrations : Camille, Inès, Karen,
Laly, Léna, Léontine, Lily-Jeanne, Lise,
Marina, Milo, Romy, Rose, Théo, Zoé.

Saint-Rémy-l'Honoré

Adèle, 10 ans
Eliane, 11 ans
Florian, 11 ans
Gabriel, 10 ans
Inès, 10 ans
Joséphine, 10 ans
Lilwenn, 10 ans
Romane, 10 ans
Sihem, 10 ans
Thomas, 11 ans
Auteur resté anonyme
Illustrations : Agathe, Alexia, Anton,
Axel, Kossy, Lola, Louis, Maxime,
Sacha, Yanis et autres illustrateurs.

Le Mesnil-Saint-Denis

Charlotte, 9 ans
Gaëlle
Hélène, 12 ans
Janelle, 10 ans
Jérémy, 8 ans
Laetitia, 9 ans
Lahna, 9 ans
Léa, 10 ans
Lidia, 10 ans
Mélody, 9 ans

Ronan, 10 ans

Sultana, 10 ans

Tess, 8 ans

Illustrations : Lucie, Pauline, Sophie
et autres illustateurs.

Chevreuse

Ambre, 11 ans

Judith, 10 ans

Julia, 9 ans

Lucie, 14 ans

Mathilde, 14 ans

Natacha, 9 ans

Prune, 10 ans

Quentin, 9 ans

Théophile, 8 ans

Thomas, 8 ans

Valentine, 8 ans

Victoria, 10 ans

Illustrations : Judith.

Gif-sur-Yvette

Amandine, 9 ans

Andrea, 10 ans

Anna, 12 ans

Blandine, 12 ans

Célestine, 9 ans

Laetitia, 12 ans

Louise, 12 ans

Jeanne, 7 ans

Louane, 7 ans

Illustrations : Gabrielle, Léa, Léo,
Louna, Mathilde, Olivier, Ombeline,
Romane, Roxane.

Gometz-la-Ville

Irina, 8 ans

Rose, 10 ans

Samson, 13 ans

Cernay-la-Ville

Agathe, 10 ans

Amélie, 11 ans

Carmen, 8 ans

Julie, 7 ans

Romane, 9 ans

Illustrations : Carmen, Romane.

La Celle-les-Bordes

Alice, 8 ans

Clémence, 9 ans

Eva, 8 ans

Manon, 11 ans

Nathan, 8 ans

Histoires

d'ici



Mon oncle était garde-chasse. Nous habitons, lui et moi, dans les profondeurs de la forêt d'Yveline, une maison de meulière coiffée de tuiles rouges, si menue que les chevreuils et les sangliers ne la craignaient pas. En juin, les uns venaient manger les fleurs du rosier agrippé sur la façade. A l'automne, les autres labouraient la terre jusqu'au pied du perron.

Ces trois courtes marches devant l'entrée, que nous appelions pompeusement ainsi, formaient la capitale de mon royaume, dont les arbres étaient mes montagnes, les chouettes mes ambassadeurs, les musaraignes mes soldats, et les lièvres mes amis. Je n'en connaissais pas d'autres. Mes parents avaient depuis longtemps disparu. Ils ne me manquaient pas sur les sentiers de l'enfance, car, dès que je pleurais, mon oncle me consolait, dès que j'interrogeais, il expliquait, dès que je me taisais, il souriait.

Chaque soir, du plus loin que je me souviens, je m'asseyais contre lui sur ces trois marches blanches, il allumait sa pipe, et il contait.

Il contait la dame blanche et les fourches du diable, il contait le dolmen mystérieux de la Pierre Ardoue, il contait les fées se baignant dans l'eau claire entre les rochers de Saint-Forget, il contait encore le taureau creusant la terre de son sabot furieux pour trouver la statue de la Vierge Marie, et aussi l'histoire de saint Fort baignant un enfant infirme dans la source de Poigny-la-Forêt... Jamais je ne me lassais de l'entendre. Et le jour, je courais avec mon arc et mes flèches, de cabane en ruisseau, de taillis en clairière, peuplant la forêt de druides et d'êtres aériens.

5

Mais lorsque j'atteignis ma quinzième année, j'eus soudain l'impression que les ailes invisibles ne me frôlaient plus, que les lapins avaient cessé de me suivre en file indienne. Ma voix devenue grave effrayait les chevreuils ; ils ne touchaient plus aux roses. Les sangliers devenaient prudents. Une marche du perron enchanté était fendue, l'autre envahie d'une mousse glissante.

Lorsque mon oncle parlait, je l'écoutais poliment en regardant la cime des arbres. Nous avions du mal désormais à tenir côte à côte sur les marches.

J'étais parvenu aux frontières de l'enfance.

Mon oncle le savait.

Un soir, il me tendit un sac qu'il avait préparé pendant la journée.

« Demain, tu partiras, dit-il, à travers la forêt d'Yveline et dans tous les villages des alentours, vas chercher de nouvelles histoires, demande aux enfants que tu rencontreras. Eux, ils savent. Et, lorsque tu auras assez récolté, viens me retrouver.

Nous nous assiérons, à nouveau, mais cette fois, c'est toi qui raconteras. »



La création des étangs de Hollande au Perray-en-Yvelines

Lors des premières heures de mon périple, j'avais longé un interminable étang sur un étroit sentier qui fendait les roseaux. De la vase, par moment, montait une odeur de vieille pomme. J'avais faim. Attiré par un bruit léger, je me suis allongé, j'ai écarté doucement les roseaux. Un râle d'eau couvrait sa nichée. J'ai mangé mon dernier morceau de pain en observant sa belle gorge grise et son bec mince qui faisait d'incessants voyages vers ceux grands ouverts de ses trois petits. Puis je me suis endormi. Au matin, toute la famille avait disparu, mais mes vêtements étaient gorgés d'humidité. Je frissonnais. Il me fallait trouver une auberge au plus vite. Je me levais, hissais mon baluchon sur l'épaule et repris ma route.

Une demie heure plus tard, j'arrivais en vue d'un village. Quatre filles jouaient à la marelle devant une maison de pierre.

- Bonjour demoiselles, savez-vous où je pourrais trouver de quoi manger, et puis boire ?

- Bonjour, répondit la plus âgée, qui paraissait aussi la plus grave. Vous trouverez une auberge, monsieur, derrière la mare aux loup.

- La mare aux loups ? En voilà un drôle de nom ? Il y en a beaucoup chez vous ?

- De loup tueur d'homme, il n'y en eut qu'un monsieur, au Perray, et si vous étiez d'ici, vous le sauriez.

- Mais comme je n'en suis pas, saurais-tu m'en conter l'histoire ?

- Volontiers, voici ce qui arriva...

La première fois qu'on a vu le loup, au Perray, c'était en 1660. Quelqu'un l'a aperçu. Et ce loup était si malin, qu'il avait vidé une brebis de ses entrailles pour alléger son poids et avait filé avec la dépouille sur son dos. Vingt ans plus tard, un autre loup a frappé, on a retrouvé une vieille femme près d'une mare. Elle se nommait Simone et ne bougeait plus. Elle était morte la pauvre, morte de la bête, comme on disait. Depuis, les loups n'ont plus tué d'humain au Perray. Il faut dire qu'il en a eu du bruit et du mouvement par ici. En 1684, les ingénieurs du Roi ont décidé de creuser une chaîne d'étangs pour apporter l'eau jusqu'aux fontaines du grand parc de Versailles. Vous avez dû longer pour arriver chez nous celui qu'on appelle désormais l'étang de Hollande. Ce sont les soldats qui ont creusé l'étang dans la chaleur de l'été, pendant que les tambours résonnaient jour et nuit pour éloigner les loups du chantier... 15.000 soldats ont creusé les étangs en moins de deux ans. Il y eu deux mille morts. C'était une vie rude, pour tout le monde. Certains ont témoigné.

« Je suis un soldat de Louis XIV et je dois creuser. J'ai mal aux mains. Elles sont si rouges que je les bande avec un morceau de ma chemise. Un ami est mort hier, à cause de la





chaleur et l'odeur des marais attire les moustiques. J'ai peur parce que j'ai entendu les cris des loups au loin. Mais heureusement, le Grand Dauphin chasse les loups tous les jours dans la forêt. J'aimerais fuir, mais d'autres soldats montent la garde, j'ai peur de me faire punir. J'ai soif... »

« Je me lève tôt, la chaleur nous tue tous à petit feu, des compagnons sont morts des fièvres. Un soldat me crie de me remettre au travail, la chaleur est étouffante. La ferme du Petit Port Royal a été détruite pour que nous creusions l'étang. Il y a eu un tremblement de terre ici, il y a peu, et une vieille femme tuée par un loup. J'ai peur que cela recommence. Dieu est-il contre nous ? »

« Je suis une paysanne qui vit dans la Loire. Mon mari travaille pour le Roi Soleil, il creuse un étang près de Versailles. J'ai reçu une lettre. La voici : « Ma très chère Marie-Elise, je travaille très très dur sous la chaleur, les moustiques, les odeurs abominables, sous les cris de ce traître de Vincent qui nous harcèle pour qu'on creuse. Nous n'avons guère de nourriture ni d'eau, mes genoux sont en purée. Louis XIV ignore combien de gens meurent ici chaque jour. Je te quitte en t'embrassant. »

« Moi je suis un loup chassé par les hommes. Ces hommes qui chassent notre gibier. Nous, les loups, nous sommes haïs. C'est vrai, j'ai mangé une femme. Mais je n'y suis pour rien. Elle est tombée, et elle ne bougeait plus, alors je l'ai mangée. Les hommes transpirent, ils doivent manquer d'eau, mais je n'y suis pour rien. Je ne décide pas le monde. Le Grand Dauphin nous a tous chassés, et en plus, ici, il y a tout le temps des bruits atroces car les hommes frappent la terre : « tam, tam, tam ! ». Avec les miens, nous n'aimons pas les hommes. Je les vois de loin en train de souffrir, de mourir. » ■

Je repris mon chemin après ces témoignages effrayants. Je parcourus la plaine des Bréviaires pour pénétrer dans la forêt, traverser la clairière de Gambaiseuil, pour enfin atteindre l'orée du bois.

Voyage au Moyen Age à Gambais

Avant d'arriver au village de Gambais, j'ai aperçu un délicat château à travers les arbres, de briques et de pierres, me semblait-il. Je me suis dit qu'il devait bien exister des légendes à son sujet. Il me fallait, une fois encore, interroger les habitants. Comme souvent, ce sont les enfants qui m'ont aidé. Ils étaient là, en grappe, à jouer avec des billes, au bord d'un chemin. Juste au-dessus d'eux, un panneau indiquait « Rue du château Trompette ». Je leur ai demandé s'il s'agissait de la vieille demeure que j'avais admirée en chemin.

Ils n'ont pas répondu. Ils se sont regardés drôlement, m'ont examiné de haut en bas, puis celui qui avait l'air d'être l'aîné de la bande, a chuchoté à l'oreille d'un autre avant de se lever.

- Vous aimez les histoires ? m'a-t-il demandé avec sérieux.

- Si je les aime ? me suis-je écrié. Bien sûr ! C'est pour en récolter que je marche de village en village depuis plusieurs semaines...

- Alors, suivez-nous ! a ordonné le garçon. Nous allons vous montrer quelque chose...

8 Ils m'ont conduit un peu plus haut sur le chemin et m'ont montré du doigt, à travers un grillage, une grosse bosse de terre d'une trentaine de mètres de large, sur deux ou trois de haut. Tout autour, le terrain était légèrement creux, comme s'il avait fini par combler un ancien fossé.

- Le voilà, le château Trompette, a chuchoté l'enfant. Ou plutôt ce qu'il en reste. Celui que vous avez vu, le château de Neuville, est bien plus jeune. Ici, sur cette motte, s'élevait au Moyen Age un château de bois où, au 14e siècle, Bertrand du Guesclin est resté plusieurs mois pour organiser la défense contre les Anglais.

- Du Guesclin, le grand connétable ?

- Lui-même ! Les yeux du garçon brillaient de fierté.

D'un geste, il a fait asseoir sa troupe, et moi avec, avant de poursuivre :

- Fermez les yeux. Et écoutez la vie d'ici à l'époque de notre motte féodale.

Quelques secondes plus tard, j'étais assis au milieu de cette troupe d'enfants, cinq garçons, trois filles et, j'ai entendu, à tour de rôle, leurs voix chantantes :

Il était une fois une petite maison au Moyen Age et une petite famille, avec un homme, une femme, un petit garçon et un bébé. Une nuit, les cloches de l'église ont sonné « dong, dong, dong ! ». La porte s'est ouverte, très brusquement. Un chevalier est entré, il a crié : « Vite, à la motte ! Des pillards arrivent, il faut que tout le monde parte !





Je cours, je cours dans la forêt d'Yveline et je sens les sangliers et j'ai peur. Je me suis fait mal à la jambe, j'entends les craquements des feuillages « cric, crac ».

Je songe à ma mère que j'ai perdu de vue en fuyant et à mon petit frère Thibault. J'entends les animaux de la forêt. L'écreuil s'avance furtivement entre les branches. Les hiboux font « ouh, ouh ! » puis s'envolent pour chasser les souris. Je n'ai pas de lumière, il fait sombre, je suis seul et ça sent la crotte de cheval et la sève ; les ronces griffent mes jambes, je trébuche souvent sur les arbustes, les arbres morts, les racines. J'ai si froid, je n'ai pas eu le temps d'emporter de couverture.

Au loin, j'entends crier les loups. Je suis perdu !

D'un seul coup, je vois une lueur au loin, surgie de nulle part. C'est une lanterne. Elle se rapproche, elle s'arrête juste devant moi. Une main la tient, une main d'homme pleine de poils et pleine de boue, avec un ongle tout noir. Je suis terrifié, je crois que c'est un pillard, mais en fait, c'est un chevalier venu m'aider. Je suis si soulagé. J'ai repris ma course. Je ne sens plus mes jambes à force de courir. Plus j'approche, plus les gens se bousculent, s'écrasent pour passer devant.

Heureusement, nous sommes arrivés. Le château Trompette est assez grand pour nous contenir tous. Le village entier est derrière les murailles de bois dressées autour de la motte. Les pillards arrivent les haches à la main et les armures attachées au corps. J'aperçois ma mère qui tient Thibault dans ses bras. Plusieurs heures se passent avant que les gardes nous fassent signe de sortir. Ma mère tombe en larmes en voyant notre maison en cendres. Notre bétail a été volé, il ne nous reste plus rien.

Quelques années plus tard, j'avais grandi. J'étais devenu un homme. J'étais chez moi. Les veilleurs ont crié que les Anglais arrivaient. Je devais défendre la motte. J'ai pris mon armure de fer. Le château était entouré de gardes. Tout à coup, des cris se firent entendre. Toutes les personnes présentes firent volte-face pour comprendre d'où venait le bruit. Des hordes d'Anglais dévalaient la pente en hurlant. Ils brandissaient leurs armes, les paysans fuyaient de tous les côtés. Les gardes se rassemblèrent à l'entrée de la motte pour protéger le château et le village. Ils se jetèrent dans la bataille, qui fut féroce. Finalement, les Anglais battirent en retraite, mais les champs étaient dévastés. Il faudra des mois pour les remettre en état... ■

Je poursuivis ma route, des images de bataille plein la tête, en empruntant la longue et rectiligne avenue du château de Neuville, puis une route plus importante qui, me dit-on, reliait depuis toujours Paris à la Bretagne.



Le présent d'Annette Lazard à la Queue-lez-Yvelines

En arrivant à La Queue-lez-Yvelines, j'ai rencontré un homme qui creusait la route. Lorsque je lui ai demandé s'il connaissait des histoires survenues dans son village, il m'a montré une maison du doigt.

- Allez voir les enfants ! Ils sont justement réunis en conseil là-bas. Eux, ils sauront...

Ils savaient en effet, ces enfants sérieux assemblés autour de leur table. Et voici ce qu'ils m'ont raconté et que je ne suis pas prêt d'oublier.

La Queue possède un élégant château, le château de La Couharde, construit entre 1550 et 1560 puis remanié un siècle plus tard par le chancelier de Pontchartrain. A la fin du 19e siècle, le château est acheté par un banquier, Ernest May qui réalise à nouveau de gros travaux et le lègue à sa fille Annette en 1925. Annette et son mari, Christian Lazard, s'installent alors à La Couharde avec leurs quatre enfants. Leur fille Violette avait eu la coqueluche lorsqu'elle était petite et l'air de La Queue était meilleur pour elle que celui de Paris. Elle était quand même restée très fragile et elle est morte à 28 ans, juste avant la guerre de 1939-1945. Parce qu'il était juif, Christian Lazard a perdu la vie lui aussi en 1943 dans un camp de concentration. Anne May était triste, si triste. Mais, en pensant à sa fille, elle a voulu donner des terrains à la Croix Rouge en demandant de construire un établissement pour les enfants malades.

La Croix-Rouge est une association créée par le Suisse Henri Dunant en 1864 pour venir au secours des blessés pendant les combats. Pendant la Grande Guerre, beaucoup de femmes, plutôt que d'attendre leurs maris ou leurs enfants partis sur le front, décidèrent de s'engager au service des blessés dans trois associations qui sont devenues la Croix-Rouge française. Elle s'occupe des blessés de guerre, et aussi des malades et des sans-abris.

Annette voulait exprimer sa douleur en travaillant à la survie des autres, elle voulait que les malades soient plus joyeux et leur a permis d'avoir à disposition des personnes qui pouvaient les aider dans leur vie. Grâce à elle, certains réapprennent à écrire, parler, lire, au lieu de souffrir.

Le geste d'Annette est rempli de fairplay et si gentil pour plein d'enfants victimes de toutes sortes de maladies.

Au départ, le centre a accueilli des enfants qui souffraient de tuberculose. Aujourd'hui, des enfants handicapés vivent au centre et, si Annette Lazard n'avait pas donné ces terrains, ils seraient en plus grande difficulté.





La Queue-les-Yvelines — Château de la Couharde

Voici la vie de l'Institut Christian Lazard aujourd'hui, racontée par ses pensionnaires :
« Nous, Mylène, Hortense, Steven, Jean, sommes en internat à l'EEAP Christian Lazard. C'est un établissement qui accueille des enfants et des adolescents polyhandicapés. Nous sommes 45.

Nous allons en classe dans l'établissement avec Anne-Laure notre enseignante. C'est un établissement médico-éducatif de la Croix-Rouge. Nous faisons des séances de psychomotricité, d'orthophonie, de kinésithérapie, il y a aussi un médecin et des infirmiers. Il y a aussi des activités éducatives avec des éducatrices et des encadrants. Nous avons une piscine qui nous sert à nous amuser et aussi pour notre rééducation. Il y a une salle de snoezelen, c'est un endroit où on peut se détendre en écoutant de la musique douce avec des jeux de lumières, on peut s'allonger sur un matelas à eau en pensant à des choses agréables. C'est une salle de stimulations sensorielles.

La plupart des week-ends nous retournons dans notre maison. Gobi le handichien est là le lundi à notre retour pour nous accueillir à l'EEAP. Il nous accompagne parfois en classe et dans d'autres activités. Depuis plusieurs années, nous sommes quatre à participer au Conseil municipal des jeunes. Nous trouvons que cela a permis aux jeunes de l'EEAP de participer à la vie de la commune. Grâce au CMJ, nous avons fait de nouvelles rencontres et nous nous sentons moins isolés.

Les jeunes de l'EEAP et le CMJ ont mis en place la collecte des bouchons en plastique qui nous a permis de financer notre nouvelle aire de jeux avec des balançoires adaptées ! » ■

L'incendie du château de Pontchartrain

J'arrivais à Jouars-Pontchartrain par un bel après-midi ensoleillé. Les herbes dansaient dans la chaleur. Tout au fond de ma route, un château grandissait au rythme de mes pas, fier de ses lignes élégantes et pures devant lesquelles s'incline encore le temps. J'ai grimpé la pente, sur sa droite, attiré par des bruits de voix joyeuses, une musique. Il y avait fête dans ce village. J'ai avisé un groupe d'enfants, qui se reposait à l'ombre d'un arbre. Certains étaient encore rouges à force d'avoir couru. Je leur ai montré du doigt les toits d'ardoise, en contrebas. Voici ce qu'ils m'ont raconté...

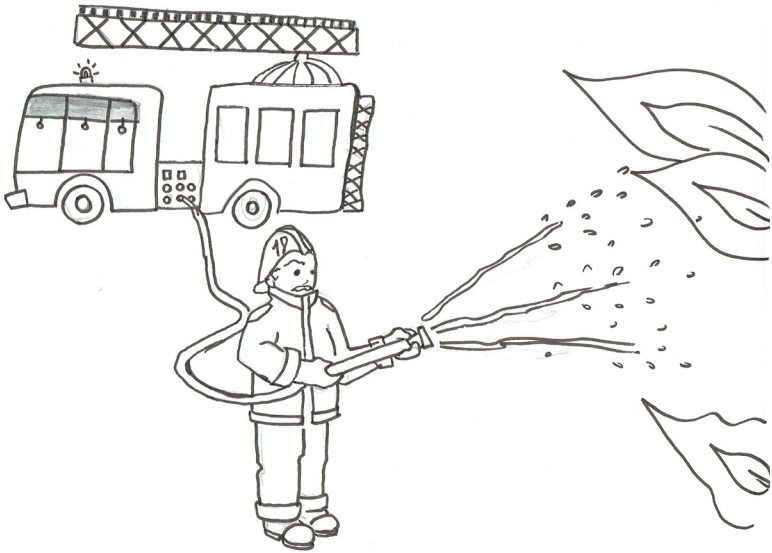
C'était en 1899, le soir du 26 décembre, au château, propriété à cette époque de l'épouse d'Auguste Dreyfus, la marquise de Villahermosa. Celle-ci était originaire du Pérou et très riche. Elle possédait des mines d'émeraudes et sa fortune provenait en grande partie de l'exploitation du guano, les crottes des cormorans, que le monde entier s'arrachait alors comme engrais. Son mari avait acheté le château reconstruit à l'époque de Louis XIV et le parc dans lequel des daims et des biches s'amusaient à courir toute la journée.

La marquise était gentille. Pour ceux qui la voyait pour la première fois, cette femme avait l'air d'une déesse, ou d'une reine. Elle était très élégante, majestueusement habillée tout en noir, et portait des colliers à cinq rangs de perles, ou des diamants.

Ce soir-là donc, elle avait invité tous les enfants de Pontchartrain et des environs et leurs parents, à la fête de Noël qu'elle avait organisée. Ils étaient près de cinq cents. Le sapin était imposant, majestueux, énorme. Il sentait extrêmement bon. L'odeur des bougies amplifiait celle de l'arbre décoré avec des bonbons, des jouets. Tous les enfants se serraient, et étaient joyeux. Dans la salle à manger, la table était décorée avec des coupes en or en forme de paons garnis de fruits magnifiques et de friandises. On dit qu'une bougie s'est détachée de l'arbre, a dû tomber sur le tapis à la fin de la fête, sans que personne ne s'en rende compte. Elle s'est consumée en silence et a fait une braise. Après minuit, tout le monde est rentré se coucher et la marquise elle-même est retournée à Paris.

À l'aube, un domestique a sans doute ouvert la porte, le vent est entré, a passé sur la braise et le tapis s'est mis à brûler. Les flammes sont sorties des fenêtres. Ça sentait comme quarante-cinq barbecues réunis. Une fumée épaisse bouchait le ciel et piquait les yeux. On ne pouvait pas respirer, les gorges brûlaient. Le feu crépitait.

Le garde a sonné la cloche. Les pompiers des environs de Méré, Jouars-Pontchartrain et Neauphle-le-Château, se sont hâtés pour éteindre l'incendie. Bien sûr, les habitants les aidaient aussi. Ils ont arrosé le feu. Ensuite, le sol était mouillé. On entendait des bruits qui faisaient : « pic, pic, pic ! », une odeur de fumée et de cendre emplissait l'air. Quand la marquise a appris la nouvelle, elle était désolée car c'est une très belle architecture et Le Nôtre a dessiné les jardins. Quatre des appartements avaient brûlé, avec leurs tableaux rares de peintres très connus, les meubles très vieux, des coffrets en or et en argent. Heureusement, ses précieuses tapisseries ont survécu. ■



En quittant la vue de ce château magnifique, je croisai un joli cours d'eau et décidai de remonter son vallon.

Les années folles du moulin de Bichere1 à Saint-Rémy-l'Honoré

J'arrivai à Saint-Rémy-l'Honoré qui se cache entre les jardins, les bois, les courbes du terrain, et la fantaisie d'une rivière, la Mauldre. D'un hameau à l'autre, je tourne et j'atterris devant une école. Quelques minutes plus tard, me voilà assis au milieu des élèves, les plus grands. L'un d'eux commence à me conter l'histoire de leur moulin...

J'habite rue du Moulin, à Saint-Rémy-l'Honoré. Autrefois, dans cette rue, il y avait un moulin, qui n'est plus aujourd'hui qu'une maison rénovée. Je vais vous raconter l'histoire du moulin de Bichere1. C'était un moulin, construit au 18e siècle au bord de la Mauldre, comme le petit et le grand moulin Follet, et d'autres encore. Il servait à moudre le blé en farine et fonctionnait avec une roue qui tournait grâce à l'eau de la rivière. A côté, poussait une forêt appartenant au domaine de chasse royal et qui, elle, n'a pas disparu. Peut-être le roi Louis XIV est-il venu chasser jusqu'au bord du moulin de Bichere1 ? Peut-être, aujourd'hui, lors de nos promenades, mettons-nous nos pas dans ceux du Roi-Soleil ?

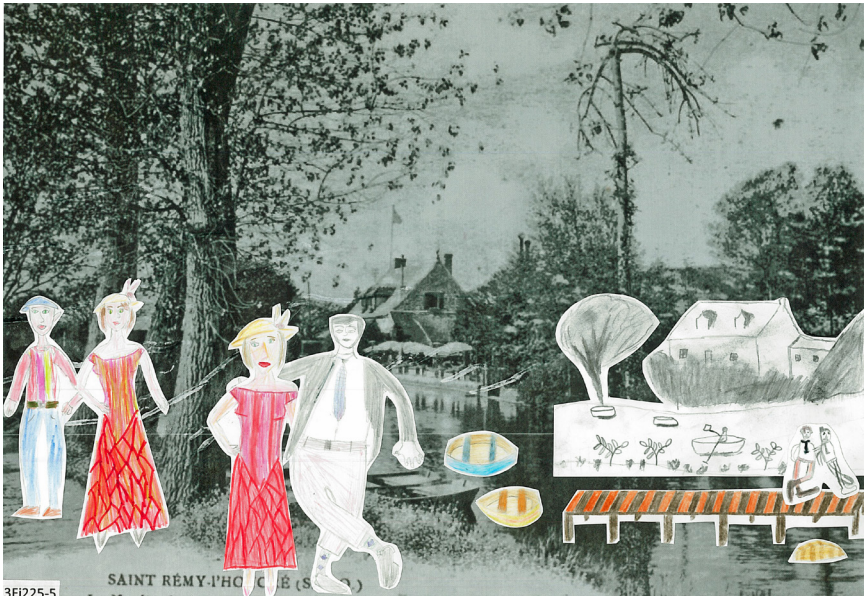
Cette rivière, la Mauldre, n'avait pas assez de courant pour faire tourner la roue du moulin. Il a donc fallu construire une retenue pour stocker l'eau. Sur le côté, il y avait une vanne. Lorsqu'on l'ouvrait, l'eau se déversait sur la roue, ce qui la faisait tourner.

Lorsque le moulin a été fermé, la retenue d'eau s'est transformée en un joli petit étang. Un imprésario, en 1923, a eu l'idée de transformer le moulin en restaurant. Il l'a réaménagé. Les clients pouvaient prendre leurs repas à côté du bassin et faire des balades en barque. Ils passaient de bons moments. Bientôt, des célébrités et des personnes de la haute société, comme le futur Shah d'Iran, Mistinguett, le premier ministre d'Angleterre Winston Churchill, le couturier Paul Poiret, le peintre Foujita, l'auteur dramatique Sacha Guitry, sont venus de Paris pour déjeuner au moulin de Bichere1. Il y avait un grand parking où se garaient toutes sortes de belles automobiles : Citroën, Renault, Delahaye, Panhard... et des embouteillages jusqu'au carrefour de la Vierge. Des renforts policiers étaient appelés pour gérer la circulation. Derrière le restaurant, les clients pouvaient se promener dans un grand jardin.

Mathilde, une habitante de Saint-Rémy, qui avait été serveuse là-bas, a raconté qu'un jour, une dame est arrivée avec un collier très précieux avec de vraies perles, elle s'est disputée avec son mari. L'homme était tellement en colère qu'il a tiré sur le collier : celui-ci s'est cassé. Tout le monde s'est mis à quatre pattes pour ramasser les perles ! Une autre fois, un monsieur voulait offrir des fleurs à une dame et il avait demandé qu'on lance le bouquet d'un hélicoptère. Mais quelqu'un d'autre a ramassé le bouquet et est parti avec en courant !

En 1929, le weekend, il y avait jusqu'à quatre-vingt-dix serveurs. Le moulin de Bichere1 était le seul restaurant de France à pouvoir faire rôti 72 poulets de Bresse en même temps ! ■





Quelle histoire gaie que celle du moulin de Bicherel !
Je décidai d'avancer vers l'est. Bientôt, le vaste plateau du
Mesnil s'offrit à mon regard.



Lettre aux étoiles

Le Mesnil-Saint-Denis

J'avais entendu parler du Mesnil-Saint-Denis par les habitants d'un village voisin. « Marchez sur le plateau, longtemps, m'avaient-ils dit, et vous finirez par voir la ferme de Beaurain et, en face le château des Habert de Montmor. Il y a des livres maintenant dans les communs du château, et plein d'enfants, on vous renseignera... »

Je savais que de grands noms français avaient séjourné là : Madame de Sévigné, Cyrano de Bergerac, le frère de Gabrielle d'Estrées, Gassendi, l'astronome... Ce château appelait le rêve... Des enfants, nombreux, s'y trouvaient en effet, qui me firent partager leurs songes...

Henri-Louis Habert de Montmor (1603-1679), propriétaire du château du Mesnil Saint-Denis, était un érudit et un bibliophile, dont Colbert acheta une partie des manuscrits, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Auteur lui-même, cet ami des arts et des sciences était membre de l'Académie française depuis 1634, l'année de sa création. Il devint le mécène de l'astronome Pierre Gassendi. En août 1654, il invita celui-ci dans sa propriété du Mesnil pour qu'il puisse observer une éclipse de lune. Quelques mois plus tard, après la mort de Pierre Gassendi, une malle lui appartenant fut retrouvée au château. Elle contenait peut-être ce fragment de son journal. Qui sait ?

« Le Mesnil, le 12e jour d'août 1654,

Je m'appelle Pierre Gassendi, je suis né en Provence, et j'ai commencé à aimer les nuits étoilées quand j'aidais mes parents à garder les moutons. Depuis, j'ai beaucoup étudié. Je suis arrivé hier au Mesnil. Il pleuvait, j'avais peur que le ciel ne se dégage pas, alors que j'étais venu ici pour regarder les étoiles et les planètes. Je n'avais qu'une hâte, observer longtemps, très longtemps jusqu'à ce que je trouve ce que je cherche. Quoi, précisément ? Je ne sais pas. Peut-être comprendre, comprendre les étoiles. Pourquoi certaines brillent plus que d'autres ? Pourquoi les planètes bougent-elles ? Pourquoi le ciel est-il comme ça ? J'adore observer ses secrets, cela me fascine. Il suffit juste de lever les yeux au ciel. Et oui, c'est aussi simple. Monsieur Habert de Montmort, mon ami, m'a accueilli gentiment et prêté un appartement dans son immense château. Les lustres sont en cristal. Il avait organisé un dîner pour fêter mon arrivée. J'étais content parce que j'ai bien mangé.

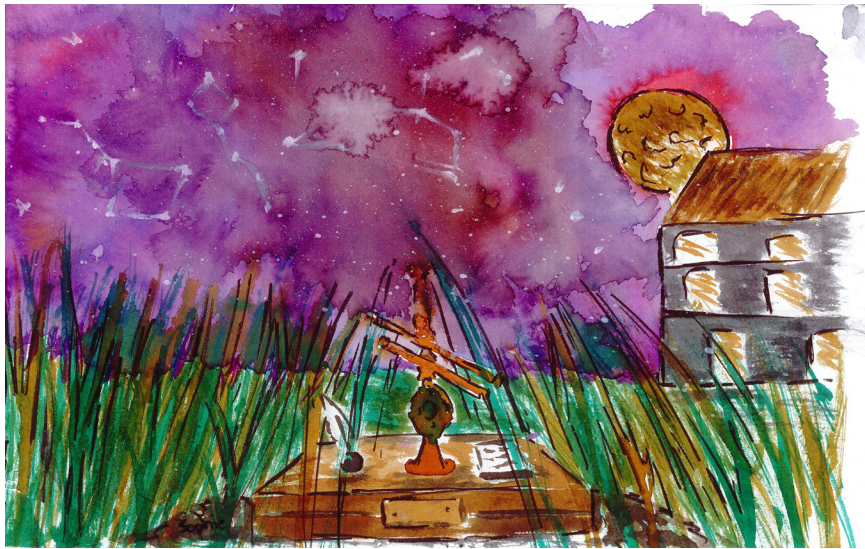
Comme le ciel s'était dégagé, j'ai pu sortir. J'étais impatient, car le ciel du Mesnil est magnifique. La nuit était douce, on entendait les criquets. Je me suis installé dans un champ, à côté d'une ferme, qu'on appelle Beaurain. Je n'étais pas venu les mains dans les poches. J'avais apporté mon matériel. Avec ma lunette astronomique, celle



que Galilée m'a offerte, j'ai vu la face cachée de la lune et j'ai vu ses cratères, j'ai vu des constellations, celle du lion, puis la grande et la petite ours. J'ai vu des milliers d'étoiles, si loin qu'elles mesuraient un millimètre à peine. Peu à peu, je découvrais d'autres choses : une nouvelle planète que j'ai baptisée Mercure. Puis j'ai eu un torticolis. J'ai rangé mon matériel dans un coffre. J'avais tout noté sur mon cahier d'observation.

Alors je me suis allongé dans l'herbe, dans la nuit. C'était calme, j'étais tranquille, apaisé. J'ai cru que j'allais m'endormir dans le champ. De petites bêtes me montaient sur le bras. Ça grattait, ça chatouillait...

Aujourd'hui, c'était le jour de l'éclipse. Tout le monde l'attendait. Les gens pensaient que le soleil allait mourir. Ils se cachaient dans les caves. Les plus courageux lançaient des torches vers la boule noire. Mais moi je savais que c'était juste la lune qui passait devant le soleil et le recouvrait entièrement. Je savais qu'il allait apparaître à nouveau. J'ai tout observé. La nature nous offre tant de choses extraordinaires ! » ■



17



La tête pleine d'étoiles, je poursuivis mon chemin à travers les champs. On m'avait conseillé de les traverser jusqu'à la forêt pour découvrir, à la sortie du bois, un château fort majestueux placé sur le rebord du plateau.

La vie des tanneurs à Chevreuse

J'étais fatigué, j'avais trop marché ce jour-là et mes souliers ne supportaient plus mes pieds. Je n'ai pas eu le courage de parcourir tout de suite le village de Chevreuse, et je suis resté en dehors, près d'une mare, refuge d'une troupe de canards délurés. J'ai bien fait. Longtemps, je me rappellerai la vue tranquille des maisons ocres serrées autour du clocher qui perce les arbres, et là-haut, pathétique et fière, la forteresse de la Madeleine qui protège encore sa vallée. Une fois reposé, je suis monté jusqu'à Saint-Martin, et j'ai poussé la porte d'une vieille école. J'y ai écouté des explications fort intéressantes sur les tanneurs et un tendre récit de l'un d'entre eux...

La vie passionnante des tanneurs

La vie des tanneurs commence dans la forêt, dans une clairière où les arbres poussent bien, et où les bûcherons vont souvent couper du bois dans le comté de Limours, ou le bois des Maréchaux, près de Cernay. Du bois de chêne, surtout, car l'écorce du roi de la forêt est la meilleure arme pour colorer les peaux et les empêcher de pourrir. Cela s'appelle le tan. Pour arracher l'écorce, on peut emprunter une pierre fine et résistante, la glisser derrière l'écorce et la faire tomber en tirant dessus. L'arrachage peut durer une année entière. Il faut être fort pour faire ce métier, car, à la fin de la journée, on est épuisé. Les écorces sont précieuses : en 1609, quand le tanneur de Chevreuse, Louis Thiersant, meurt, on compte chez lui quatorze mesures de fagots d'écorce qui valent 300 livres tournois*. La forêt est donc un peu le trésor des tanneurs. Aujourd'hui, c'est le nôtre, car nous habitons dans leur lieu de travail, mais ce trésor diminue à cause de la pollution.

La vie des tanneurs commence aussi chez le maître-boucher. Quand il reçoit un bœuf, ou une vache, le boucher n'a pas besoin de la peau, qui ne se mange pas ! Lorsque la chair de l'animal est extraite, il met la peau de côté en faisant très attention. Il classe les peaux en fonction de leur utilisation et de leur prix. Puis il les vend aux tanneurs de la région qui la transformeront en cuir. Ceux de Chevreuse se fournissent chez des bouchers de Saint-Rémy-lès-Chevreuse, de La Celle-les-Bordes, de Trappes, du Perray-en-Yvelines... Certains vont chercher leurs peaux jusqu'à Wissous ou Longjumeau. Chaque boucher s'engage à approvisionner en peaux un seul tanneur. Au début du 17^e siècle, une douzaine de peaux de bœuf coûte seize écus, une douzaine de peaux de veau, douze écus. Les peaux de mouton se vendent moins cher : une douzaine vaut sept écus et trente sols.

* Une très vieille monnaie utilisée en France sous l'Ancien Régime.





Quand les peaux sont épilées, on les met dans une fosse avec le tan imbibé d'eau. Le tan colore les peaux et arrête leur pourrissement. Pour fabriquer le tan, il a fallu battre les écorces dans un moulin à tan. Elles se transforment en une fine poudre. Le tan se présente comme une glue. Le tannage est très long. Au 19e siècle, il faut 6 à 8 mois pour tanner les peaux des veaux, et 18 à 24 mois pour celles des bœufs. Après un long séjour dans nos tanneries de la vallée de Chevreuse, les peaux doivent être vendues, parfois dans la région mais souvent jusqu'à la halle aux

cuirs, au cœur de Paris. Afin de pouvoir être exposées à la vente, les peaux doivent être marquées du sceau du roi et de celui du tanneur. Si les inspecteurs découvrent une peau exposée à la vente sans marque, elle est confisquée immédiatement ! Les peaux sont principalement vendues aux cordonniers, et aux corroyeurs qui fabriquent les semelles et les courroies de cuir. Les peaux des tanneurs de Chevreuse ont souvent de belles couleurs fauve. En 1612, un tanneur de Chevreuse, Antoine Haultemps, vend ainsi vingt-deux douzaines de peaux de veaux à des corroyeurs habitant au faubourg Saint-Marceau, à Paris. En charrette, à cette époque, il faut plus de huit heures pour aller de Chevreuse à la capitale.

Les blanchisseuses lavent le linge des autres, en bas de la ruelle du Mandar. Ce linge, elles le posent dans un bac rempli d'eau, et ajoutent un sac de cendres. A cette époque, les cendres servent de savon. Pour vider l'eau sale, elles enlèvent le bouchon de paille qui ferme le bac. Leur métier est très pénible : elles passent des heures à frotter le linge, à genoux, et leurs mains, à force de travailler dans l'eau froide, sont rouges et abîmées.

Un beau jour

Chevreuse n'est pas encore réveillée : les rues, habituellement bourdonnantes d'agitation et de vie, semblent être tombées dans une torpeur envoûtante ; le clocher de l'église se dresse au-dessus des habitations, immense et paisible. Je profite de cette marche matinale pour laisser mon esprit vagabonder, savourant la solitude et la tranquillité du village endormi. A vrai dire, je voudrais que ce moment ne prenne jamais fin, tant la perspective de la tannerie, de sa puanteur, du froid incessant qui y règne, me révolse.

J'arrive au bord de l'Yvette, dont les eaux noires et calmes s'écoulent lentement avec le courant. Un bruit, soudain, me fait tressaillir, et je tourne vivement la tête vers ce qui m'en semble la source. J'aperçois la forme sombre du lavoir municipal, et les battements de mon cœur s'apaisent lorsque je réalise que ma peur a été causée par les blanchisseuses qui, sans relâche, tournent et retournent le linge dans les eaux glacées de l'Yvette. L'une d'elle lève la tête et croise mon regard. Cette fois, le brusque emballement de mon cœur n'est pas causé par la frayeur.

Je marche encore une dizaine de minutes avant d'arriver à la tannerie, encore plongée dans l'obscurité à cette heure. Les peaux, qu'Arnault a rapportées hier de la boucherie, attendent, posées sur un plan de travail, au fond de l'atelier principal. Je gonfle les joues, puis souffle bruyamment. Il est temps de me mettre au travail. L'atelier, ouvert sur la rivière, n'est jamais chauffé. Je frissonne.

En premier, je mets les peaux à tremper dans les plains*, attentif à ne pas me brûler avec la chaux vive. Puis je m'occupe d'autres peaux, plus anciennes celles-là, qui ont besoin d'être épilées. C'est l'étape que je déteste le plus car l'odeur est insoutenable. Mais je m'attelle à la tâche en pensant à la jeune blanchisseuse entraperçue par ce froid d'hiver, les mains gercées et le visage rougi par l'effort. Il me faut plusieurs heures pour venir à bout de ce travail puis, les muscles endoloris et la gorge sèche, je m'octroie quelques minutes de répit pour aller faire un tour du côté du lavoir. Hélas, les blanchisseuses n'y sont plus. Ce soir peut-être, la belle sera-t-elle revenue ?

Dépité, je me résigne à rentrer, et m'en retourne d'un pas pesant vers la tannerie. J'y trouve Germain et Arnault affairés, occupés à queuser** des peaux à l'aide de hachettes. Ils me saluent d'un hochement de tête tandis que je me dirige vers le fond de la tannerie afin de sortir les peaux qui trempent maintenant dans l'eau depuis vingt-quatre heures, et de les placer dans un autre bain de sels marins et de carbonate de soude pour les débarrasser de la chaux.

Germain me surprend quelques heures plus tard à rêvasser, assis sur un muret, près de l'eau. Pour être franc, j'ai du mal à m'intéresser à la tannerie aujourd'hui.

« Qu'est-ce que tu fais là ? gronde-t-il d'un air menaçant. Retourne au travail, et plus vite que ça ! ». Mon travail de délainage m'occupe jusqu'à la tombée du jour.

* Cuve dans laquelle on a fait éteindre de la chaux vive. On y trempe les peaux pour les dépiler.

** Débarrasser une peau de ses poils et de ses chairs.



Enfin, je ramasse ma besace, salue Arnault et Germain qui s'acharnent toujours au tannage des peaux de bœufs. Tendus par l'effort, ils me sourient, crispés. L'air est glacial. Pourtant, une goutte de sueur perle à mon front. Je reprends le chemin du lavoir municipal ; le soleil disparaît peu à peu derrière la vallée. Mes joues sont dures comme la glace et le clapotis de l'Yvette tinte à mes oreilles. Malgré la nuit qui tombe, je distingue des silhouettes quittant le lavoir. Les blanchisseuses ! Elles sont revenues chercher leur linge propre. Je me hâte et je me retrouve nez à nez avec la jolie blanchisseuse entraperçue le matin même, ployant sous le panier qu'elle porte entre ses bras. Je pose doucement ma main sur son épaule et lui propose de porter sa lourde charge. Elle me répond d'un sourire timide et me tend le panier.

Tout en marchant, nous discutons. Elle m'avoue qu'elle aurait tant aimé devenir institutrice ou même boulangère. Tout, plutôt que de continuer à supporter l'eau glacée de l'Yvette qui lui mord les mains. Nos yeux ne se quittent pas, je ne porte plus aucune attention à mon corps douloureux. Une fois devant sa porte, je pose son panier et lui souris. Ses petites joues rougissent et je m'en vais chez moi, le cœur battant à tout rompre. Demain, une journée rude m'attend, encore une, mais j'irai, cette fois, l'esprit léger. ■

En sortant de l'école, je décidai de longer le canal et ses petits ponts à la recherche des traces des tanneries. Puis, je me laissai guider par l'Yvette et suivai son cours.



Dans les ruines de l'abbaye de Gif-sur-Yvette

J'arrivai dans le village de Gif, blotti au fond de son vallon. En ce matin d'hiver, des bandes de brouillard suivaient le cours de l'Yvette, et le froid pinçait mes doigts. Soudain, j'aperçus des ruines d'une église cachée derrière les arbres. Malgré moi, j'accélérais le pas. Je ne suis pas peureux mais les histoires de revenants racontées par mon oncle commençaient déjà à rôder dans mon esprit engourdi. Je fus accueilli dans une maison pleine de livres, du sol au plafond. Une heure plus tard, j'étais au coin du feu, entouré par huit filles timides qui me regardaient avec curiosité. Pour les apprivoiser, je leur demandai si, par hasard, aucune histoire de fantôme ne traînait dans leur village... « Vous ne croyez pas si bien dire ! » a répondu l'une d'elles.

Écrivain, amie de George Sand et de nombreux hommes de lettres, féministe et patriote convaincue, Juliette Adam a résidé longtemps à Gif-sur-Yvette. En 1904, elle avait acheté les ruines de l'abbaye qui avait abrité pendant plusieurs siècles les filles de Saint-Benoît, avant d'être confisquée à la Révolution.

Juliette Adam, certains soirs, croyait presque voir les fantômes de bénédictines, blanches silhouettes légères errant sur la terrasse... « Je les ai vues, les pâles revenantes ; elles ne me veulent aucun mal ; elles sont contentes de ma venue ici », écrivit-elle. Aujourd'hui, une route passe à côté de l'abbaye. Avant il y avait des ruines, mais il ne reste qu'un haut mur avec des portes en bois usées, moisies, pleines de trous. D'autres jeunes filles, autrefois ont dormi dans le pavillon de l'abbesse. Elles ont laissé des lettres troublantes. En voici quelques fragments :

« Je me trouvais dans ma chambre, je voyais par la fenêtre du brouillard avec des formes de fantômes, des arbres qui avaient la forme de hiboux. Les arbres n'avaient pas de feuilles. J'entendais des corbeaux. Le ciel était rouge, orange et rose. Les portes et les roues des vélos grinçaient. Il me semblait entendre le bruit de fantômes... »

« Je venais de me réveiller. La lumière qui semblait venir de la fenêtre m'attirait. Je marchais vers la fenêtre et regardais à travers la vitre. Elle était là, grande, majestueuse, imposante, une abbaye en ruine, attaquée par le temps qui passe sans jamais s'arrêter. Les murs m'étouffaient tout à coup, l'odeur de renfermé, la poussière. J'ouvris la fenêtre, le froid de l'hiver me fit du bien. Je pris un manteau, sortis et marchai vers la ruine. Une odeur de fleur fraîche me conduisait, irréaliste à cette saison, le vent soulevait mes cheveux, des voix m'appelaient, me portaient. J'étais devant l'abbaye, elle semblait sortir d'un tableau, se détachant sur le ciel clair. Les nonnes. Elles étaient là, grandes formes blanches soulevées au gré du vent. Avant qu'elles ne disparaissent, je gardais leur image en tête, me promettant de les dessiner le plus tôt possible... Puis, le soleil se leva, les oiseaux chantèrent, les fleurs s'ouvrirent et tout me parut plus clair,





• EN CETTE ABBAYE HABITA
JULIETTE ADAM

trop clair. Je chancelais, me cachant les yeux. Mes jambes se dérobaient sous moi et tout s'éteignit. »

« J'attendais. J'espérais qu'elles arrivent car le lendemain je partais. A travers les carreaux de ma fenêtre, je voyais l'abbaye, le lierre tombait sur ses murs en ruine. Les gouttes de brume coulaient sur les vitres, la lune brillait. Dans la maison, tout le monde dormait, le silence était complet et la fenêtre humide.

Impatiente, je tournais en rond dans ma chambre guettant le moindre bruit. Tout à coup, j'entendis la porte grincer, je descendis avec ma longue chemise de nuit et mes nattes bien serrées sur ma tête. J'allumai une bougie, mais j'avais à peine fait deux pas dehors qu'elle s'éteignit. J'avançais quand même vers les ruines. Soudain je vis les dames blanches, elles avaient une croix avec Jésus. C'étaient elles, c'étaient les nonnes, ou plutôt leurs fantômes. Je les regardais longtemps, elles ne bougeaient pas. J'ai tourné la tête un instant pour vérifier que j'avais bien fermé la porte du pavillon derrière moi. Quand je regardais la ruine à nouveau, elles avaient disparu.

Le lendemain, je quittais l'abbaye. Avant de partir, tout bas, je dis « Au revoir ! »

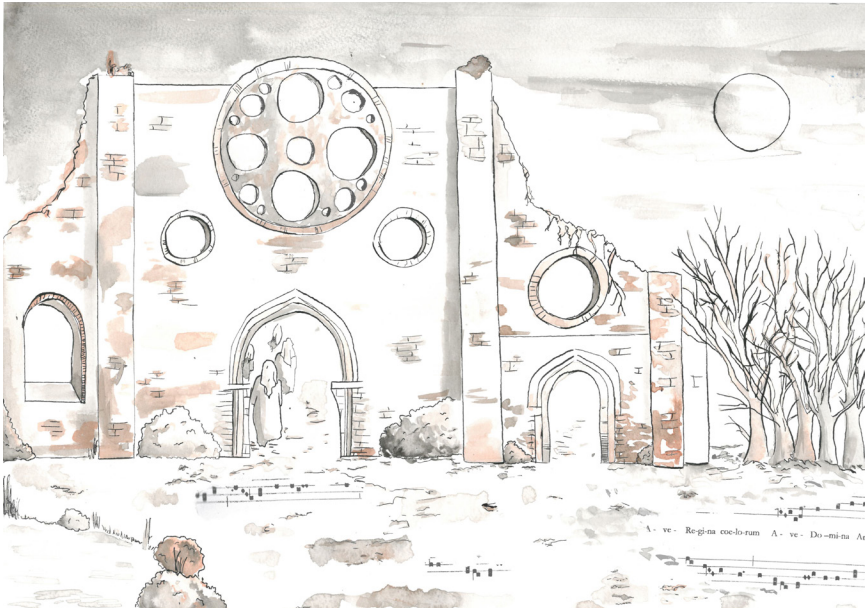
« Ce soir-là, alors que je nouais mes cheveux en regardant le clair de lune, j'entendis un bruit encore lointain mais qui se rapprochait, on aurait dit le crissement des graviers sous les pas. Je me ruai dehors. Dans le brouillard, une silhouette de femme habillée en guerrier s'avançait vers moi. Soudain, tout devint noir, je me sentais transportée dans les airs, et je compris que je volais sur un cheval ailé aux contours flous. Au-dessous de moi, j'entrevois, entre les arbres, l'abbaye et le couvent. Le vent froid et ardu me fouettait les cheveux et le visage... Tout à coup, je me sentis dégringoler vers le sol. Je fermis les yeux. Lorsque je les rouvris, je vis les fermiers d'à côté rassemblés autour de moi. J'étais étendue devant la porte de l'abbaye.

Depuis cette nuit, j'espère secrètement que je retrouverai mon pégase. »

« Il fut un soir, un soir noir où personne ne sortait. L'abbaye était déserte. Ce soir-là, enveloppée dans une longue robe blanche, je cherchais l'envie de dormir. Il faisait froid mais j'ouvris quand même la fenêtre pour prendre l'air. Une brume opaque me donnait l'impression d'être coupée du monde. Je regardais à droite, à gauche, tout était sombre. Je me rappelais les histoires que mes parents me racontaient sur Juliette Adam. Le silence commençait à m'inquiéter, je transpirais. J'avais l'impression d'une présence derrière moi, d'un regard lourd, mais, lorsque je me retournais, il n'y avait rien. »

« On entendait le vent siffler et les nuages couvraient la nuit, quand tout à coup j'ai entendu un bruit de chaînes et je vis plusieurs dames toutes blanches accrochées entre elles. Elles avançaient silencieuses, elles portaient toutes une bougie et sont entrées dans l'église... »

« Je venais de me lever dans ma chambre et j'ouvris la fenêtre. J'entendis des bruits de chaînes, je crus que mon imagination me jouait des tours. Mais je n'en étais pas sûre, je voyais des formes bizarres et je touchais quelque chose de mou... » ■



Après avoir veillé tard avec les jeunes filles de Gif, intarissables sur l'abbaye, je décidai de repartir dès le lendemain. Je gravis une pente boisée pour me retrouver à nouveau au milieu des champs.

f Vous avez dit Molière ? Gometz-la-Ville

Le vent, que pas un arbre ne retenait sur la plaine, m'empêchait presque d'avancer. De gros nuages roulaient. Parfois, un trait de lumière illuminait les toits roux de maisons massives et solides posées, seules, comme de gros insectes, dans ce champ infini. C'était des fermes, de ces grosses fermes d'Ile-de-France qui nourrissent la capitale depuis des décennies...

J'avais envie d'en savoir plus sur elles. A Gometz, j'arrivais en pleine foire. Au milieu de ce joyeux déballage, j'ai quand même trouvé trois enfants qui ont bien voulu me renseigner sur leur histoire...

Gometz-la-ville est riche de ses huit fermes : la ferme Pescheux, la ferme de la Boulaye, la ferme Lerebour, la ferme de Blanzay, la ferme Delange-Malnou, la ferme Botineau, la ferme de Ragonant et la ferme de Feuillarde.

C'est sur celle-là que nous voulons nous arrêter quelques instants... Vous allez voir pourquoi tout à l'heure.

En 1643, le 9 novembre exactement, le sieur Samuel Dacolle, procureur général au parlement, déclare « tenir en censive de très haut, très puissant, très magnanime et vertueux prince Mgr Gaston d'Orléans... la ferme et enclos de Feuillarde à raison de 12 deniers parisis de cens par arpent... payable au château de Limours, l'argent à la saint Rémy et les volailles à la saint Etienne, le lendemain de Noël... »

Samuel Dacolle vient d'une famille bourgeoise de Paris, cousin d'une autre famille parisienne, les Béjart. Le père de Samuel Dacolle a pour filleul Joseph Béjart. Or celui-ci a une fille nommée Madeleine, qui a pour ami un comédien du nom de Jean-Baptiste Poquelin, avec lequel elle va bientôt courir les routes de France pour jouer du théâtre.

Le 28 juin 1644, pour la première fois, Jean-Baptiste Poquelin signe de son pseudonyme : Molière. Le comédien fréquentait la fille du sieur Dacolle, propriétaire de la ferme de Feuillarde à Gometz-la-Ville. On a dit qu'il avait peut-être trouvé ce nom dans un hameau près de Limours...

Juste en bas de la ferme de Feuillarde, passait le chemin qui conduisait au hameau des Molières. Alors, de là à imaginer que les deux amoureux se sont promenés sur ce chemin, qu'ils ont rêvé, ensemble, à leurs futurs spectacles et à leurs noms de plume, en écoutant le chant des oiseaux, le vol des perdrix, et en regardant fuir les lièvres...



Mais le paysage a changé depuis l'époque de Molière. Les haies ont été arrachées pour faciliter le passage des engins agricoles toujours plus grands. On a mis des produits chimiques. Les champs sont de grandes taches de couleur vertes et jaunes. Calmes, paisibles, avec des chemins pour les tracteurs que les enfants prennent en vélo. Parfois, quand il neige l'hiver, la couleur est blanche, immense, avec des petits trous marrons quand des herbes ressortent. On n'entend plus d'oiseaux ni d'insectes. Par contre, on entend toujours les cloches de l'église.

A la ferme de Blanzay, il y a un ruisseau, un petit champ, et des espaces pour les animaux des canards, et des chats, des vaches, des chevaux. Les oiseaux chantent encore parce qu'ils vivent dans la haie qui sépare la ferme du jardin des voisins. ■



Je partis à la découverte de ces fermes et traversai le village des Molières. Les champs s'étalaient à perte de vue. Je marchais en plein soleil, jusqu'au moment où le chemin s'enfonça dans le bois filtrant la lumière de la plus belle des manières.

Au temps des carrières à Cernay-la-Ville

A Cernay, je m'égarais dans la forêt après avoir longé un vallon où dort, près d'un étang, une ancienne et paisible abbaye. Le paysage approche de la perfection, je comprends pourquoi les artistes sont venus si nombreux ici. A une demie heure de marche du village environ, un chemin s'ouvre dans le bois. J'y lis ces mots : « Vous êtes sur le parcours du Sentier des Maréchaux... » Voilà de quoi éveiller ma curiosité. Qui sont donc ces maréchaux ? Bientôt, cinq filles croisées au détour du chemin me parlent d'eux, ou plutôt de ces hommes qui travaillaient dur au cœur de la forêt...

Vous l'ignorez sans doute, mais, pendant longtemps, le grès des coteaux de l'Yvette a servi à paver les rues de Paris. En 1879, la ville a acquis les droits d'exploiter trois carrières dites « des Maréchaux ». 225 ouvriers travaillèrent bientôt dans ce qui était devenu la première industrie de la région. Les carriers extrayaient près de dix mille tonnes de sable, de meulière et de pavés par an, acheminés jusqu'à la gare des Essarts-le-Roi grâce à une voie ferrée aménagée pour eux. Cette activité a duré jusqu'en 1930 mais la ville de Paris a dû fermer les carrières à cause de la concurrence des pavés étrangers et d'un nouveau revêtement pour les rues, le bitume. Les pavés des coteaux de l'Yvette n'étaient pas assez solides pour supporter le poids des nouvelles automobiles... Voici quelques souvenirs de ces carriers aujourd'hui disparus :

« Léon se réveille tôt le matin pour aller travailler à la carrière. Il prend son marteau et tape dans les pierres tellement fort qu'il commence à devenir sourd. Il s'égratigne tous les jours et saigne beaucoup. Le soir, il rentre épuisé et retrouve sa femme et son enfant qui sont impatients de le retrouver. Le lendemain, Léon retourne à la carrière et reprend son marteau. Il tape, tape et retape. Quand son marteau est usé, il le fait réparer chez le forgeron. Lorsque la pierre est bonne il entend « paf ! », lorsqu'elle est dure, cela fait « pif ! » et si elle est mauvaise, elle sonne avec un « pof ! ». Parfois, il a des cloques sur les mains, ou des éclats dans les yeux. Il chante toute la journée pour s'encourager. Lucas travaille dur aussi toute la journée. Son seul bien c'est sa famille, sa femme, Camille, son fils Tom, cinq ans et sa fille Sophie, huit ans. Le soir, il range ses outils dans une vieille armoire dont la vitre est ébréchée. »

« Je me lève tous les matins de bonne heure, j'enfile mon équipement qui comporte des sabots, un béret, un pull et un pantalon très chaud et je prends mon casse-croûte. Je me rends ensuite à la carrière des Maréchaux. On entend le bruit des outils frappant contre la pierre, les ouvriers s'acharnent à coup de massette sur la roche qui résiste. Nos mains deviennent ridées, écorchées et abîmées par le temps. Nos journées sont toutes semblables, sauf quand les parisiens viennent visiter les carrières. A midi, nous mangeons notre casse-croûte à la cantine et nous travaillons tous les jours sauf le dimanche. Le travail est difficile, mais nous gagnons bien notre vie. Nous avons dix



jours de congés par an. Les accidents sont fréquents mais nos sabots nous protègent les pieds des éclats de roche. Nous fabriquons essentiellement des pavés. Ils doivent tous être parfaits. S'il y en a un trop gros, ou un trop petit, ils sont perdus. L'hiver, nous sommes contents d'avoir des habits chauds, mais nos mains gèlent car nous n'avons pas de gants. »

« Je m'appelle Julien. J'habite à Senlisse et je suis carrier depuis deux ans. Je viens du sud, de Cressy, un petit village. Je me lève à six heures, j'avale mon repas, j'enfile mes sabots de bois, pose ma casquette sur la tête et lisse ma moustache. Je franchis le pas de la porte, un rouge-gorge se pose sur une barrière, près de la maison de François, mon camarade. Justement, le voici qui ouvre sa porte :

- Julien, dis donc, t'arrive de plus en plus tôt !

- Et toi, tu sors de plus en plus tard !

Ensemble, nous éclatons de rire en nous mettant sur la route. Sifflant la Marseillaise, nous arrivons à bon port. Les roches nous attendent, en bas, dans la vallée. Taper, taper, taper... encore et encore, sans jamais s'arrêter. Je suis piqueur et François est tailleur. Il faut dire qu'il est précis, et créatif. Parfois, même s'il n'a pas le droit, il prend une pierre, il en taille un cheval et le donne à sa fille, Eugénie. Tiens, c'est la cloche du jeune Pierre qui tinte! Voici l'heure de manger. Encore des pommes de terre crues, je n'ai pas eu le temps de les cuire...

Avec Paul, François et Claude, on s'assoit à une table. On se dépêche, nous n'avons que vingt minutes... Puis, on recommence à taper sur la pierre froide. Cela fait mal aux oreilles d'entendre tous les jours le marteau taper sur la roche. C'est l'heure de compter les pavés : 691 kg aujourd'hui. C'est du bon boulot ! Allez, on rentre, j'ai hâte d'avoir un bon repas chaud.

Demain, ça recommence, mais Adèle, ma sœur aînée qui est institutrice vient me rendre visite. Alors je me mets en chemin en chantant et en pensant à demain... » ■



Je quittai le sentier des Maréchaux et les Vaux de Cernay, retrouvai le plateau pour un court moment avant de redescendre dans un charmant vallon. Mon chemin suivait un cours d'eau, tantôt dans les bois, tantôt en lisière de prairies.



Une épave dans les bois à La Celle-les-Bordes

A La Celle-les-Bordes, je fus saisi de ravissement. Les maisons étaient couvertes de roses. En face de l'église Saint-Germain, un sentier grimpait ferme, longeant à droite le mur d'une propriété, autrefois demeure de la duchesse d'Uzès. Rien n'a changé. On croirait presque entendre aboyer les chiens de son équipage... Une rapide course dans les bois me conduisit sur le plateau. Sous les combles d'une maison de pierre, des enfants lisaient. Ils m'ont pris par la main et m'ont conduit devant un étrange objet de fer rouillé...

- Qu'est-ce donc ? ai-je interrogé.

- Une hélice, ont-ils répondu, l'hélice d'un avion.

J'étais très étonné.

- Mais, que fait-elle ici ?

- Viens, on va t'expliquer, m'a dit un garçon d'un ton calme.

Et ils m'ont raconté cette tragique histoire...

Il était une fois un avion anglais, un Lancaster DS822 appartenant à l'escadrille 514. Il avait décollé de Waterbeach, dans le Cambridgeshire. Nous étions le 8 juin 1944, c'était la nuit, et nous étions en guerre. L'avion appartenait au groupe « Massy-Palaisseau ». Il avait pour mission de détruire les embranchements ferroviaires, du côté de Villeneuve-Saint-Georges. Il a largué ses bombes sur les voies ferrées, mais, en repartant, il s'est fait tirer dessus. Les mitrailleuses allemandes l'ont attaqué par en bas, et un avion de chasse, un Messerschmitt 110, l'a attaqué par en haut. Le pilote de l'avion anglais a donné à ses passagers l'ordre de sauter. Quatre hommes ont eu le temps de sauter en parachute, John Clarke, W.L. McGown, A.V. Durham et L.W.C. Lewis. Ils ont chacun atterri dans un endroit différent : Bonnelles, Moutiers, Les Bordes et Auffargis.

L'avion est parti en vrille et s'est cassé en deux. La queue s'est écrasée à un endroit appelé La Petite Forêt, et le nez est tombé. Les trois derniers occupants de l'avion, Kenneth Brian, John Boanson et Robert Guy sont morts.

Le sergent John Clarke, qui avait atterri du côté de Moutiers, a été accueilli par des fermiers qui lui ont donné des habits et de quoi manger. Le lendemain, il a rencontré une jeune fille à bicyclette, accompagnée d'un chien, nommé Jimmy. Elle s'appelait Anne-Marie Errembault de Dudzele, elle avait vingt-deux ans, et faisait partie de la Résistance. Elle a dit à John qu'elle viendrait le chercher le lendemain. Puis elle a continué à sillonner la forêt avec son vélo : dans la nuit du 7 au 8 juin, 59 aviateurs survivants étaient tombés dans la vallée de Chevreuse.

Le lendemain, Anne-Marie est venue chercher John. Elle lui a donné un vélo et elle a mis son fox-terrier dans un panier sur le porte-bagage du vélo. Elle a dit à John



de rester silencieux. S'ils croisaient des allemands, elle leur dirait qu'il était muet. Le chien Jimmy était dressé à aboyer à la vue d'un uniforme allemand. Ils se sont rapprochés de Chevreuse, en passant par Choisel, et ont fini par prendre la route de Paris. C'était terriblement dangereux, car il y avait plein de convois allemands qui remontaient vers la Normandie où les Alliés avaient débarqué trois jours plus tôt. Anne-Marie a réussi à sauver John.

W.L. McGown et A.V. Durham ont pu repartir au combat. John Clarke et L.W.C. Lewis ont été fait prisonniers plus tard et ont été libérés après la guerre.

Pendant ce temps-là, d'autres habitants, très jeunes eux aussi, Jean-Louis et Ydoine Rivière, se sont occupés de creuser des tombes près de l'avion écrasé pour les aviateurs morts. Ils ont cueilli des fleurs dans la forêt et des bûcherons ont ramassé du bois pour fabriquer des croix. Puis, le dimanche 11 juin, les aviateurs ont été finalement enterrés dans le cimetière près de l'église Saint-Germain, à côté d'un soldat français tué en 1940. Tous les habitants du village sont venus en procession. Elvire de Brissac, la petite fille qui habitait le château en vacances, était là aussi. Ils ont chanté La Marseillaise et l'hymne anglais « God save the Queen », ils étaient tristes.

Quelques mois tard, quand la guerre a été finie, l'instituteur est allé près de l'épave pour voir s'il trouvait des objets qu'il aurait pu envoyer aux familles des disparus. Il avait amené son petit garçon. Celui-ci se souvient seulement qu'il avait mal au pied pendant le retour chez lui parce qu'il avait une ampoule.

Devenu grand, ce petit garçon a cherché tout ce qu'il était possible de rassembler sur cette histoire et il a écrit un livre. ■



Après des semaines à arpenter les routes bordant la forêt d'Yveline, j'avais rencontré des dizaines d'enfants qui m'avaient conté de fabuleuses histoires, découvert d'anciens métiers typiques, retrouvé la trace de vieilles bâtisses qui avaient contribué aux heures de gloire de quelques communes, et appris que la générosité et le courage des habitants avaient marqué certains villages pour de nombreuses années. Le sentiment d'être arrivé au bout de mon voyage et l'envie de redécouvrir la forêt de mon enfance, de retrouver son calme et ses petits habitants, qui furent autrefois mes amis, devenaient de plus en plus présents dans mon esprit. J'avais surtout hâte de retrouver mon oncle pour lui raconter mes aventures et mes découvertes.

Après quelques jours de marche, j'arrivais enfin devant notre maison, les trois marches tout abîmées étaient encore là, elles m'attendaient sûrement pour revivre ces longues discussions que nous avions mon oncle et moi. Je le vis sortir sans se douter un seul instant que je pouvais être de retour. Surpris et ravi de me revoir, il me proposa de poser immédiatement mes affaires et pour cette fois, de devenir son conteur. Malgré toute sa sagesse, il trépignait d'impatience de m'entendre. Le Perray-en-Yvelines, Gambais, La Queue-lez-Yvelines, Jouars-Pontchartrain, Saint-Rémy-l'Honoré, Le Mesnil-Saint-Denis, Chevreuse, Gif-sur-Yvette, Gometz-la-Ville, Cernay-la-Ville, La Celle-les-Bordes : je lui décrivais tout mon parcours. J'évoquais chacune de mes rencontres et je partageais avec lui ce sentiment de fierté qui m'animait tout au long de mon périple. Il avait raison, ce fut un merveilleux voyage, j'avais besoin de découvrir toutes ces choses par moi-même.

Nous sommes restés là des heures à bavarder, à échanger des « Tu savais que ? ». Nous avons retrouvé l'enthousiasme qui nous animait quelques années auparavant lorsque nous évoquions d'autres histoires, assis sur ces mêmes marches.

FIN

Remerciements

Nous remercions tous les enfants et adolescents qui ont participé au projet d'écriture ainsi que les structures partenaires qui ont permis à ces enfants d'aller à la rencontre de Sophie Humann, notamment l'EEAP de La Queue-lez-Yvelines.

Merci à toutes bibliothèques partenaires et leurs équipes pour leur disponibilité, leur aide dans l'organisation des ateliers et dans l'encadrement des enfants avant les ateliers pour leur permettre de découvrir de manière ludique toutes ces belles histoires. En particulier, merci à : Mireille Bony et Lysiane Mermaz-Rollet (Cernay-la-Ville), Guillemette Guérin (Chevreuse), Marie-Cécile Cottureau (Gambais), Florence Renouard (Gif-sur-Yvette), Edwige Huot Marchand (Gometz-la-Ville), Elvira Neto (Jouars-Pontchartrain), Sylvie Girard (La Celle-les-Bordes), Monique Raffault et Elisabeth Guiraud (La Queue-lez-Yvelines), Charlotte Cissokho (Le Mesnil-Saint-Denis), Brigitte Ahouangnimon (Le Perray-en-Yvelines), Hélène Ollier (Saint-Rémy-l'Honoré).

Nous remercions l'ensemble des jeunes illustrateurs ainsi que associations et structures qui ont encadré bénévolement les ateliers d'illustration : l'atelier dessin de l'ASCM de Mme Badoual à Jouars-Pontchartrain, la classe de CM2 de Mme Guibert-Anice à Saint-Rémy-l'Honoré, le cours d'arts plastiques de Mme Rivoire au CLC du Mesnil-Saint-Denis, le cours d'arts plastiques de Mme Clottes-Descamps à l'école d'art Les Pinceaux de la Vallée à Gif-sur-Yvette, et la bibliothèque de Cernay-la-Ville.

Merci enfin à tous les élus des communes partenaires pour leur aide dans l'organisation des ateliers d'écriture et la mise à disposition des lieux où ils ont pu se dérouler.

Directeur de la publication : Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse
Rédaction : participants au projet, Sophie Humann, Amélie Edoïn, Amandine Robinet
Suivi d'édition : Amélie Edoïn, Amandine Robinet, Sophie Dransart, Virginie Le Vot
Conception graphique : Virginie Le Vot, Amandine Robinet
Illustrations : photo de couverture © Pauline, Le Mesnil-Saint-Denis ; cartes postales anciennes p. 7 et 11, carte ancienne p. 9 © Archives départementales des Yvelines ; p. 13 © Camille et Théo, Jouars-Pontchartrain ; p. 15 © classe de Saint-Rémy-l'Honoré ; p. 17 © Janelle et Sophie, Le Mesnil-Saint-Denis ; p. 19 et 21 © Judith, Chevreuse ; p. 23 et 25 © Mathilde, Ombeline et Roxane, Gif-sur-Yvette ; p. 27 © PNRHVC, ferme de Feuillarde à Gometz-la-Ville ; p. 29 © Romane, Cernay-la-Ville ; p. 31 © François Ydier, *L'enfant et l'avion*, L'Harmattan, 2016.

Imprimé en 300 exemplaires - décembre 2018

© Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse, Labo des histoires IDF-Ouest



De gauche à droite :
 Le Perray-en-Yvelines,
 Gambais,
 Saint-Rémy-l'Honoré,
 La Queue-lez-Yvelines,
 Jouars-Pontchartrain,
 Cernay-la-Ville, Chevreuse,
 Gometz-la-Ville,
 La Celle-les-Bordes,
 Le Mesnil-Saint-Denis,
 Gif-sur-Yvette.



PRÉFET
 DE LA RÉGION
 D'ÎLE-DE-FRANCE



ÎLE-DE-FRANCE
 OUEST

l'écriture en liberté

